

Chicas de Colombie DES BORDELS DE BOGOTA A LA COUTURE

La Colombie n'est pas seulement le pays où les Farc font régner la terreur, c'est l'une des zones où les filles sont le plus outrageusement exploitées. Pourtant, depuis trente ans, des religieux français, sœur Esther et les deux frères Jaccard, ont réussi petit à petit à les arracher à la prostitution pour leur donner un vrai métier. Une prouesse, presque un conte de fées.

PAR MARYVONNE OLLIVRY

Luz Marina, 20 ans, dont douze dans la rue, est aujourd'hui couturière. Elle gagne l'équivalent de 300 euros par mois.

A 8 ANS, 10 ANS, 12 ANS, LIVRÉES À LA PROSTITUTION. A 20 ANS, 30 ANS, ELLES ENTAMENT UNE NOUVELLE VIE

Etonnante Luz Ines ! Elle aussi, ado, a été vendue à une maison de passe. Mais, trois enfants plus tard, elle s'est dit qu'elle s'en tirerait mieux en devenant... maquerelle ! « J'ai monté mon affaire avec l'aide d'un type et quinze petites entre 8 et 13 ans. » Luz Ines ose à peine l'avouer : « Ça marchait du tonnerre ! » De quoi permettre à ses enfants de grandir bourgeoisement dans de bonnes institutions. « Quand on me demandait quel était mon métier, je répondais "femme d'affaires" » Un jour, son associé lui annonce : « La dernière que j'ai rentrée, elle a la cote avec les clients ; 8 ans, joli minois, du bonus ! Le truc, c'est qu'elle ne pense qu'à se faire la malle. Alors maintenant, entre les passes, je l'attache à une chaise. On pourrait aussi la shooter, ça la calmerait, mais les clients n'aiment pas quand elles font que dormir ». Luz Ines rentre chez elle où l'attend sa plus jeune fille, bientôt 8 ans, qui lui susurre en la serrant dans ses bras : « Tu es la plus gentille maman du monde ! » Elle éclate en sanglots. « Je n'avais pas chialé comme ça depuis mes 17 ans, quand on m'a vendue à un bordel ! » Les jours suivants, elle croise des religieuses qui viennent parler aux filles. Pleine de colère contre elle-même, elle leur avoue qui elle est, ce qu'elle fait. Rien, pas de jugement, pas de réprimande. Les religieuses lui disent seulement que, si elle veut, elle peut venir les rejoindre « mais nous ne pourrions pas te donner ce que tu gagnes, nous sommes pauvres ». Accueillie ! « Je ne vous dis pas ma joie, je n'en pouvais plus des mensonges. » Elle loue une chambre près de la communauté, inscrit ses enfants dans leur école, apprend à coudre, à broder, et aujourd'hui, à 30 ans, dirige son propre atelier. « Je n'ai qu'un but : aider les filles à quitter la prostitution avec autant d'énergie que j'en ai eue pour les forcer à y entrer. Parce qu'on peut toutes passer de l'autre côté du trottoir. »

Flash-back. Trottoir de Bogota, printemps 1978. La jupe élimée et le pull troué flottent sur son corps de piaf malingre. Lola attend, le visage dévoré par de grands yeux tristes du même noir que sa natte. Elle ne semble pas avoir plus de 10 ans. Que fait-elle, là, seule, contre ce mur ? Pourquoi n'est-elle pas à l'école ? Quand l'un des deux messieurs français lui pose la question, elle hausse les épaules : elle n'y est jamais

allée. « Fallait que je garde les petits frères. » Ces messieurs ne ressemblent pas aux autres hommes, ils sont accompagnés d'une « hermana » (religieuse). Lola ne retient plus ses larmes : « Maman est morte il y a deux jours. Elle était malade, elle crachait du sang... » Un hoquet plein de sanglots, puis : « Elle m'a dit : "Lola, t'es grande maintenant, si tes petits frères pleurent parce qu'ils ont faim, va me remplacer tu sais où, devant le bar. Tu feras ce que les hommes te demandent et ils te donneront 2000 pesos [à peine 4 francs de l'époque]." » Raymond regarde son frère Pierre. Tous deux se tournent vers sœur Esther, consternés. Brutale mise au parfum. Autour d'eux, ça pue l'esclavage, le viol, le mépris de qui a la malchance de naître pauvre et femme. Et ils n'ont encore rien vu. A quelques pas s'étendent les bidonvilles. Des masures, agglomérats de planches pourries et de tôles ondulées, des déchets. Ni eau ni sanitaires. Un soleil de plomb, trois arbres contre lesquels s'appuient des femmes, non, des gamines (« chicas »), qui attendent le chaland. L'une d'elles reconnaît sœur Esther qui l'embrasse. Aux deux inconnus, elle explique, comme sur la défensive : « Je suis seule avec mon gosse. Faut bien lui donner à manger, non ? Et puis, je ne sais ni lire ni écrire... Mais si vous me trouvez un vrai travail, je fonce ! » La religieuse serre dans ses bras l'adolescente : « Aie confiance, Yolanda, ça va venir, ça va venir ! Je te le promets. Raymond et "Pedro" vont nous aider. »

En une trentaine d'années, ces ex-filles des rues sont devenues ouvrières, de g. à dr., dans une fabrique de balais, un salon de coiffure ou, dans une boulangerie. Francesca, qui, après vingt-cinq ans de prostitution, confectionne les « arepas », des galettes de maïs.

Raymond et Pierre « Pedro » Jaccard sont prêtres. Mais ils ne voient pas trop ce qu'ils peuvent leur apporter en cette année 1978. Ils ont tellement à faire avec leur propre cause. Bogota n'est qu'une escale sur leur route, ils doivent repartir pour Cayenne, où, à la demande de la Fondation Raoul-Follereau, ils vont former des Guyanais à la fabrication de prothèses pour lépreux. Les fameuses « prothèses Jaccard » qu'ils ont élaborées pendant leurs longues années d'apostolat en Afrique et qui leur ont valu la reconnaissance de maintes associations humanitaires et médicales, en premier lieu de Handicap International qu'ils ont initié (lire l'encadré).

Avant de reprendre l'avion, rapide déjeuner dans la maison des religieuses. Deux « chicas » y ont trouvé refuge. Yiseth,





Avant de gagner suffisamment pour acheter une maison « en dur », les « chicas » vivent dans des bidonvilles de la banlieue sud de Bogota. Ici, une des sœurs de l'Adoration rend visite à Olga.

Résultat inouï de décennies de travail et d'acharnement, qui a déjà valu en 1997 à sœur Esther la plus haute distinction du pays, la Cruz de Boyaca, remise par le maire de Bogota, et, en 2003, de chaleureuses félicitations du président de la République colombienne venu inaugurer l'usine, pour « le caractère exceptionnel de son œuvre ». La modeste main tendue de ces religieuses s'est transformée en une incroyable réussite industrielle. Les « padres » Jaccard et sœur Esther, toujours bon pied bon œil à 80 ans passés, avaient vu juste : la rue, la violence ne sont pas une fatalité.

Il n'a pas été facile de convaincre leurs soutiens habituels, il y a trente ans. Les gens normaux, leur réseau d'amis, de bons chrétiens, souvent avec un cœur gros comme ça, mais...

En 1979, quand les frères Jaccard leur parlent de « prostituées », ils tiquent. Les lépreux, soit, les putes, non. Il faudra le témoignage d'une ancienne de Pigalle, Michèle Guéne-guen, sa force de conviction et la leur pour venir à bout des réticences. Mais, une fois levées, une incroyable chaîne de solidarité se met en place. Collectes de fonds, de matériels, bouche-à-oreille, va-et-vient constant entre les deux continents. Les frères Jaccard, détachés officiellement par leur évêque de Yaoundé auprès des prostituées de Colombie, filent à la rencontre de la misère sur la frange méridionale de Bogota. Ce Sud, pas assez rentable pour les réseaux mafieux du nord où prolifère le tourisme sexuel et où les frères auraient été empêchés d'agir. Plus précisément, le quartier de San Juan José Rondon, un enchevêtrement anarchique de cahutes métalliques défiant les lois de l'équilibre et de l'hygiène. Ils observent, écoutent, découvrent ces (Suite p. 38)

cheveux frisés, prunelles de jais, qui se confie : « J'ai 15 ans, ça fait trois ans que je suis dans le milieu. Je n'en peux plus. Je me suis encore échappée de la "casa de citas" [maison de passe]. Je ne veux pas y retourner ! » Puis, suppliante : « Padre, vous pouvez dire aux sœurs de me garder ? S'il vous plaît ! » Sandi, 14 ans, les joues tuméfiées des coups reçus par sa « patronne » pour avoir refusé un septième client cette nuit. Sandi, vendue par un oncle qui l'a livrée à cet abattage quotidien, leur apprend qu'elle est « enceinte de six mois ». Sœur Esther connaît cette nausée par cœur. Comme toutes les religieuses de son ordre : les adoratrices. Un nom qui fleure l'eau bénite ; ici, elle ruisselle dans les égouts. Fondée par mère Maria Micaela Desmaisières y Lopez de Dicastillo, une aristocrate espagnole née en 1809, leur congrégation a pour mission de « libérer et promouvoir la femme victime de la prostitution ou de toutes situations la réduisant en esclavage », en la traitant « avec bienveillance et avec une charité authentique ». Chaleur, écoute, un repas de temps en temps. Un sparadrap pour venir à bout de la lèpre ! Et s'il y en a justement qui peuvent comprendre cette impuissance-là, ce sont bien Pierre et Raymond Jaccard. Sœur Esther, la quinquagénaire débordante d'énergie, aimerait tant faire plus pour ces gamines, ces « prostituées », un mot qui leur va si mal. Elle rêve. Elle voit loin, prête à faire bouger le monde pour ses « chicas ». Touchés, les deux frères la quittent sur cette promesse : « Nous allons vous aider ! »

2012, Yolanda, Lola, Francesca, Lila et tant d'autres cousent dans des ateliers pimpants ou encadrent d'autres « chicas » dans une usine textile performante aux normes internationales. Elles ont un salaire, bénéficient de soins, de formation, de diplômes, d'une coopérative, leurs enfants font des études, leur passé de « prostituées » est loin derrière elles. De Bogota à Medellín, de Manizales à La Virginia, des quartiers entiers ont été métamorphosés.

LES FRÈRES JACCARD, LE CULOT ET LA DÉBROUILLE

Envoyé en 1967 au Cameroun auprès des lépreux par son diocèse de Besançon, le père Raymond Jaccard se désespérait : panser leurs plaies ne guérit en rien. Découragé, il finit par appeler à l'aide son frère aîné, prêtre lui aussi : Pierre Jaccard le rejoint en 1971. Face à l'urgence, le duo de choc s'improvise... chirurgien ! Et, trouillomètre à zéro, se met à amputer les membres atteints ! Mieux vaut des prothèses que cette douleur lancinante, purulente. Faute d'argent, faute de matériaux nobles, on les fabrique avec ce qu'on peut : barres de soudure ramassées dans un garage, cuir de selle de cheval... Au lieu de 1 500 dollars, chacune revient à 5 dollars. Surtout, on apprend aux principaux concernés à les confectionner pour qu'ils puissent les réparer. Sommés de s'expliquer à Paris en 1980 au Congrès des prothésistes, ils finissent par convertir le monde entier à leur trouvaille. La Croix-Rouge internationale, le Haut-Commissariat des Nations-unies pour les Réfugiés, Médecins sans frontières, l'ordre de Malte, Mère Teresa... font appel à eux. C'est ainsi que naît Handicap International. De Moscou au Vietnam – alors sous le joug communiste –, en passant par leur dernière grande mission en Chine, les deux prêtres sont accueillis par les sommités de tous les États. Leur expertise est réclamée, leur savoir-faire souhaité. Ils ont été au chevet des pires drames, il ne leur manquait que le plus sordide : les petites « chicas » livrées aux trottoirs colombiens. Dès 1979, ils remuent le ciel pour elles. Aujourd'hui, à 85 et 80 ans, ils sont aumôniers de moniales en Rhône-Alpes. D'où ils ne cessent de superviser l'action de sœur Esther, action qui commence à rayonner dans d'autres pays, comme en ce moment en Roumanie, où des gamines sont livrées à l'esclavage.

Maryvonne OLLIVRY



Les frères Jaccard et sœur Esther aujourd'hui à plus de 80 ans.

LES PREMIÈRES MACHINES SONT ARRIVÉES DE FRANCE. EN 2012, 5 000 PIÈCES PAR MOIS SORTENT DE L'USINE



«hôtesses» de bars de passe à peine sorties de l'enfance qui rentrent à 2 heures du matin, éreintées, ivres et droguées. Pour l'équivalent du prix d'un demi-litre de lait. Quand l'argent n'est pas confisqué par une patronne pour... frais d'hébergement: une paillasse derrière un rideau cradingue. Il y a Lisa, 12 ans, qui, parce qu'elle a fui un beau-père violent, erre, se perd dans la ville et trouve refuge dans une échoppe où «une dame gentille» lui donne à boire. La suite: elle se réveille dans un endroit inconnu, se retrouve attachée et livrée aux hommes les uns après les autres, poupée de chiffon frappée à la moindre plainte. Il y a Lucia qui voyait sa mère partir en cachette se prostituer. Une maman de neuf enfants qui rêve de les voir revêtir l'uniforme de l'école. La faim aidant, l'aînée l'a rejointe, la deuxième aussi, puis ce fut le tour de Lucia pour nourrir les plus jeunes: «Je méprise ces hommes qui m'approchent, crache-t-elle aux frères*. J'ai de la haine en moi.» Il y a Anna qui, avec la naïveté de ses 15 ans, a répondu à une annonce de «réceptionniste» et se retrouve coincée dans un gourbi, livrée aux coups et aux assauts bestiaux.

En 1978, Bogota comptait 1,2 million d'habitants, aujourd'hui, la métropole en abriterait plus de 8 millions. Chaque année des centaines de milliers d'hommes et femmes supplémentaires, terrorisés, chassés de leurs terres par la guérilla marxiste des Farc, comme par les milices d'autodéfense des grands propriétaires terriens, s'agglutinent dans des bidonvilles. Et la misère touche en premier les filles, bien sûr. Dans ce pays au machisme viscéral, les frères découvriront que 60 % des jeunes filles à qui ils ont affaire ont été violées entre l'âge de 2 et 10 ans! Par leur père, grand-père ou beau-père, ou par celui à qui on les a vendues. Le tourisme sexuel embauche plus que jamais avec une forte demande de fillettes de 6 à 12 ans. Surtout depuis que l'Etat a renforcé son contrôle sur le trafic des émeraudes. Vautours de cette détresse, maquereaux et maquerelles n'ont qu'à se servir. Au point de laisser parfois les religieuses débarquer dans leur établissement, voile sur la tête, croix sur le poitrail: qu'elles en savent une, dix autres viendront prendre sa place!

C'est qu'elles n'ont peur de rien, les adoratrices. Accompagnées des frères, elles se rendent dans les pires bouges de Bogota expliquer leur projet aux «chicas». Leur idée: non pas leur donner l'argent, mais leur procurer le moyen d'en gagner dignement pour pouvoir se réinsérer. De France sont arrivés

Au dépôt de l'usine Creaciones Miquelina, Rosa, 25 ans, maîtrise désormais la gestion des stocks de vêtements Paramo, fabriqués par ses consœurs.

des trésors: une première machine à coudre Singer, puis une autre. Un peu d'argent aussi. Une fortune au regard du niveau de vie colombien. Sœur Esther acquiert un terrain vague tout près de leur communauté et y fait construire un bâtiment pour son atelier de couture. Artisanal, d'abord, puis, les années passant, de plus en plus professionnel. Reste à recruter. Les religieuses distribuent aux filles dans la rue des petits papiers sur lesquels elles ont écrit qu'elles les convient à une «fête de l'espérance et de l'amitié». Nous sommes en 1990. Près de 150 «chicas» débarquent. On chante, on mange, on se confie, on se sent moins seule. On apprend que si, par exemple, on sait coudre, on peut gagner sa vie. Puis il faut franchir le pas. Jour après jour, elles sont des dizaines et des dizaines à venir. Les religieuses doivent passer à la vitesse supérieure: s'étendre, améliorer le savoir-faire, assurer une garderie avec cantine pour celles qui ont des enfants, leur donner une formation sérieuse, homologuée, afin que leur projet ait de l'envergure et n'en reste pas à l'état de pansement charitable... Mais il leur faut aussi prendre le temps d'écouter, de reconforter. On ne sort pas indemne d'années de viols, d'asservissement. Ne pas les juger si elles retombent. Ne pas les forcer à revenir; et, si elles le font, leur rouvrir les bras. Les encourager ensuite à suivre, qui des cours d'alphabétisation, qui les études primaires ou secondaires arrêtées. Orienter les plus instruites vers une formation technique et pratique reconnue par un organisme gouvernemental comme le Servicio Nacional de Aprendizaje (Sena).

Sœur Esther est un vrai chef d'entreprise. Un peu partout, dans les grandes villes, elle ouvre des dizaines d'ateliers. Les machines à coudre sont électriques, il y a des métiers à tisser, à broder, et du mobilier adapté.

En plus de la couture, on peut apprendre la coiffure, l'esthétique, la boulangerie, l'informatique, le petit artisanat... dans des règles de sécurité et d'hygiène très exigeantes. Pas question de bricoler. Et ça marche. Ça prend une ampleur étonnante. Leur joyau: l'usine de Bogota Creaciones Miquelina. Un hall d'accueil spacieux, un immense hangar moderne où 150 femmes le matin, 150 autres l'après-midi cousent 5000 pièces par mois: des habits pour la marque VIP et des vêtements de ski pour l'exportation, pour la marque Paramo, tous répondant aux normes Iso. Les machines crépitent, les sourires étonnent, détonnent. Une usine pas comme les autres. Toutes ces couturières ont beaucoup souffert, et ont à cœur de tourner la page de leur passé douloureux. Toutes économisent sur leur Smic colombien pour mettre un pécule de côté, condition sine qua non pour obtenir le prêt qui permettra l'achat de leur propre toit. Rien qu'à Bogota, déjà 80 maisons avec gaz et électricité ont été construites. Et pas d'assistantat. Les milliers de femmes qui ont bénéficié de ce coup de pouce ont appris à ne compter que sur elles-mêmes. Et sur l'incroyable pouvoir de la solidarité. ■ Maryvonne OLLIVRY
* Lire «Mission impossible sans elle», d'Anne Saint Raphaël, préface de Tim Guénard (éd. Le livre ouvert). Pour les aider: Association PAS, M. Laisne, 8, rue des Clos, 25220 Chalezeule ou: unpasfrjaccard@wanadoo.fr.

Le petit atelier artisanal est devenu une usine qui répond aux normes de qualité internationale.

